



Edward avait la tête enveloppée. — Page 110, col. 1.

Il est peu changé; seulement le chagrin paraît avoir laissé sur son visage des traces profondes. Il y a du deuil dans ses yeux incertains, dans ses habitudes de corps nonchalantes, dans sa voix qu'il semble laisser tomber de sa bouche sans dessein. Mais quand il s'anime, quand quelque chose va à son cœur ou à son esprit, son regard, comme autrefois, brille comme un éclair.

Ce qu'il y a de plus remarquable en lui, c'est son sourire. Quand il vient colorer son visage, ce n'est plus le même homme; ce sourire fait l'effet du soleil sur la verdure. Comme le bonheur l'aurait rendu beau, Suzanne! il y a quelques jours, une femme remarquait combien il y a de jeunesse dans ce sourire. « C'est vrai, dit-il en souriant encore, mais amèrement : mon sourire est jeune, je m'en suis si peu servi! »

Non, ma Suzanne, il n'est pour rien dans ma tristesse, j'éprouve au contraire un grand plaisir à le rendre heureux par notre amitié. Tout ce que je peux lui donner de bonheur me paraît une restitution et un expiation de ce qu'il a souffert à cause de moi.

Il n'y a pas d'amour possible entre lui et moi. Mon Edward et mon enfant me protégeraient contre le danger, si le danger se montrait.

Stephen est pour nous un bon ami, et l'affection que lui témoigne Edward m'est un sûr garant qu'il ne voit pas plus de danger que moi.

C'est donc ainsi que toi, et ton mari, que je déteste, vous sacrifiez l'amitié à la fortune et à l'ambition? Je suis bien tentée de te détester aussi. Mais qui aimerais-je, ou du moins qui aussi bien que toi comprendrait mon cœur et toutes mes folies?

## CXXII

Voici ce qui avait confié à Magdeleine une partie des souffrances de Stephen.

C'était dans un salon, il était tard : une grande partie des conviés était partie; le peu de personnes qui restaient s'étaient resserrées autour de

l'âtre, et on en était venu à causer plus intimement. La franchise de Stephen avait excité celle des autres, et chacun racontait des histoires qui lui étaient personnelles.

Quand ce fut au tour de Stephen, il reprit les derniers mots d'Edward, qui avait raconté gaiement quelques-unes des anecdotes de leur bonne et insouciantes pauvreté.

— Non, dit Stephen, la pauvreté n'est pas toujours une bonne chose, et j'ai le droit de le dire, moi qui en ai souffert pendant presque toute ma vie, moi qui suis son élève et qui n'ai d'instruction que celle qu'elle m'a donnée.

» Mon père, qu'un emploi lucratif eût pu mettre dans l'aisance, par des habitudes de désordre, vivait dans une sorte de pauvreté; ma mère était morte peu de temps après la naissance de mon jeune frère; une vieille servante la remplaçait près de nous.

» Notre logis avait toute l'apparence de l'aisance et même d'une sorte de luxe, et nous avions quelquefois des bouffés d'opulence pendant lesquelles l'argent se dépensait avec une ridicule prodigalité; puis pendant longtemps on retombait dans un état voisin de l'indigence : mon frère et moi nous étions mal habillés et mal nourris, souvent nos souliers étaient percés, nos pantalons déchirés, rapiécés et notre linge sale.

» On nous envoyait à l'école, et nos petits camarades nous méprisaient; le maître d'école lui-même nous punissait plus que les autres : mon frère, qui était plus jeune que moi (nous étions alors tout petits), avait pour tout cela une entière insouciance. Je crois le voir encore avec ses yeux bruns pétillants, ses bonnes grosses joues, ses cheveux blonds, fins comme de la soie et tout bouclés : il était si gai, si joueur, qu'on lui pardonnait le plus souvent sa pauvreté; le maître lui montrait quelque affection, et ses camarades jouaient volontiers avec lui; mais moi, j'étais fier et je sentais douloureusement retomber sur mon cœur le mépris qu'on laissait percer pour nous; il s'amasait en moi de longs ressentiments, et la moindre

chose m'exaspérait et me mettait en fureur; j'étais à l'affût de toutes les humiliations, et je n'en laissais pas passer une.

» Comme nous étions mal habillés, s'il venait des parents voir les élèves, on nous faisait mettre derrière les autres et dans le coin le plus obscur. Le dimanche, tous les autres enfants avaient des habits de fêtes; nous, c'est tout au plus si l'on nous mettait une chemise blanche, et le maître nous donnait des punitions pour avoir un prétexte de ne pas nous mener à la promenade avec les autres; mon frère profitait de cela pour courir après les poules et atteler les lapins à de petits chariots; moi, je pleurais dans un coin. Il venait m'embrasser et me disait : « Qu'as-tu donc, Stephen? »

» Tous les autres enfants apportaient des paniers bien garnis de nourriture et de friandises pour leur repas du milieu du jour; nous, très-souvent nous n'avions pas suffisamment pour nous nourrir. Mon petit frère était si joli, si gai, le voir souffrir m'aurait déchiré le cœur horriblement; une larme de lui m'aurait donné envie de me tuer; je faisais semblant de n'avoir jamais faim pour lui en laisser davantage; et puis comme il n'était pas comme moi hargneux et querelleur, ses camarades partageaient avec lui des friandises; il m'en apportait la moitié, mais pour rien au monde, tout petit que j'étais, je n'aurais consenti à profiter de la libéralité de nos camarades que je n'aimais pas.

» Encore, quand on jouait, quand on luttait, je me tenais à l'écart; je refusais obstinément de prendre part aux jeux des autres, parce que je savais que mes vêtements, déjà vieux et usés, se déchiraient facilement et que je n'en avais pas d'autres pour les remplacer; les autres disaient que j'étais poltron et que je n'osais ni lutter ni jouer avec eux. Jamais nous n'avions les livres nécessaires pour apprendre les leçons que l'on nous donnait; mon frère les apprenait mal ou point, et souvent ses camarades lui donnaient des livres; moi, j'étais forcé d'emprunter un livre et